

BULLETIN SALESISIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité.

(III S. JEAN, 8)

Appliquez-vous aux bonnes lectures, à l'exhortation et à l'instruction.

(I TIMOTH. IV, 13)

Parmi les choses divines, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS)

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS DE SALES)



Quiconque reçoit un enfant en mon nom, c'est moi-même qu'il reçoit.

(S. MATH. XVIII, 5)

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-leur sous les yeux des livres qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu.

(PIER IX)

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII)

Nice, Place d'Armes, 1. — Marseille, rue des Romains, 9. — Lille, rue Notre-Dame, 288

Paris, rue Boyer, 28, (Ménilmontant). — Dinan, 28, rue Beaumanoir.

SOMMAIRE.

LE SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS.

Don Bosco et Don Rua.

Le troisième centenaire de Saint Louis de Gonzague.

Les fils de Don Bosco à Dinan,

Nécrologie. M. le Docteur d'Espiney.

NOUVELLES DES MISSIONS SALESIENNES. — I. Uruguay. —

II. République Argentine. — III. Patagonie et Terre de Feu.

— IV. Visite à la Mission de St-Raphaël, dans l'île Dawson.

Grâce de Marie Auxiliatrice.

Les travaux de l'église de Marie Auxiliatrice.

Coopérateurs défunts.

Nous recommandons aux prières de nos lecteurs l'âme de **DON JEAN BONETTI**, un des membres du Chapitre Supérieur de notre Pieuse Société. Don Bonetti est retourné à Dieu le 5 Juin au matin, en la fête du Sacré-Cœur de Jésus. Dans le prochain numéro, nous donnerons son portrait, sa biographie et quelques détails sur sa maladie et sa mort.

LE SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS.

Le mois de Marie vient de finir; il nous a apporté ses grâces et ses joies. Le mois du Sacré-Cœur nous offre à son tour ses richesses divines. Qu'elle est grande dans ses enseignements l'Église catholique! Qu'elle est sage dans son zèle d'éducatrice, qu'elle est ingénieuse dans sa tendresse de mère! Mes enfants, semble nous dire cette bonne mère, vous avez jusqu'ici contemplé l'étoile la plus grande et la plus brillante qui resplendisse au firmament des élus: fixez maintenant vos regards sur le soleil. Les lys de Marie, ses roses, ses palmes de victoire, son voile, sa couronne de reine, ses tendresses de mère, les amarantes du Calvaire transformées en fleurs de paradis, toutes ces chères visions ont réjoui et embaumé votre âme durant le mois qui vient de finir: levez maintenant plus haut vos regards et contemplez son divin Fils. Je le sais, Jésus a la couronne d'é-

pinces, les lanières ensanglantées, les clous, la croix ; mais ne l'oubliez pas : épines, lanières, clous et croix, tout cela est magnifique et précieux pour qui croit, pour qui aime. Et puis, ne voyez-vous pas ce Cœur entr'ouvert ? C'est pour vous, mes enfants, que Dieu a creusé cet abîme de miséricorde : demeure de l'amour, vie du monde, rédemption des âmes, tous les trésors du ciel sont renfermés dans ce Cœur.

Telles sont les paroles que l'Église nous fait entendre ces jours-ci. Comment ne nous iraient-elles pas au cœur ? Si nous avons le devoir, en tout temps de l'année, d'honorer et d'imiter le Cœur de Jésus, ce devoir devient plus pressant ce mois-ci qui ramène la fête de ce divin Cœur et qui nous fournit une précieuse occasion de l'étudier d'une manière spéciale, d'en mesurer, pour parler comme St. Paul (1), la largeur, la longueur, la hauteur et la profondeur, afin d'y puiser la science par excellence, la charité, l'amour de Jésus-Christ. C'est précisément cet amour qui constitue l'objet invisible de la dévotion au Cœur Sacré de Jésus. L'amour, soleil de l'âme, d'où échappent des rayons qui s'appellent l'humilité, la piété, la chasteté ; l'amour, dont la divine flamme et la puissance surnaturelle réchauffent et soutiennent le christianisme tout entier ; l'amour, principe et centre de toute la vie divine et humaine de Jésus, et à qui est dû tout ce que nous admirons dans les régions de l'esprit comme dans celles de la nature.

En effet, à qui est due, si ce n'est au Cœur de Jésus (2), la création de ce monde admirable et de l'homme, seigneur et souverain de la terre ? Qui, sinon ce divin Cœur, l'a sauvé du naufrage, au

(1) Eph. III, 18, 19.

(2) Attribuer à Jésus, en tant qu'il est Dieu, les choses de l'Ancien Testament, ne constitue nullement une nouveauté dans la doctrine. C'est bien plutôt parler selon l'esprit de l'Église et conformément aux Écritures, où ces mêmes choses sont attribuées à la divine Sagesse. Saint Paul (Cor. 1, 10), dans tout ce qui arrive aux Israélites lors de la sortie d'Égypte et du passage de la Mer Rouge, voit sans cesse Jésus-Christ. Et l'apôtre St. Jude, dans sa Lettre catholique, attribue à Jésus la punition des anges rebelles, le châtiement des infâmes habitants de la Pentapole, le salut du peuple juif tiré de l'Égypte et l'extermination de ceux qui ne crurent point. En un mot, le grand principe de St. Paul est que la Loi ancienne toute entière regarde Jésus-Christ et son Église.

milieu des aberrations épouvantables et sans nombre de la pauvre humanité, depuis la création jusqu'à la rédemption ? Et quand les temps sont accomplis, n'est-ce pas le Cœur de Jésus, non plus seulement Dieu, mais homme aussi, qui s'offre avec une générosité infinie pour racheter l'homme et le sauver ? Ne croyez pas que l'Ascension de Jésus ait mis fin aux manifestations d'amour qui anime et embellit d'une beauté infinie son Cœur Sacré. Il n'en est rien. La vie de Jésus est une vie d'amour, et l'amour est éternel comme son principe — Dieu — dont il dérive. Et cet amour, Jésus nous l'a continué là-haut, à la droite du Père, en nous envoyant l'Esprit-Saint et en fondant l'Église catholique. L'Eucharistie, la Très Sainte Vierge, l'Église, les trois dons inestimables du Cœur de Jésus, quel sujet de méditation consolante durant ce mois béni, pour nous, enfants et amis de Don Bosco !

Mais la méditation doit aller à l'imitation. En d'autres termes, il faut que nous apportions tous nos soins à faire passer dans nos œuvres, à rendre nôtres, pour ainsi dire, son ardeur de charité, son esprit de sacrifice, sa pureté, sa douceur, en un mot, toutes ses vertus. *Probatio dilectionis exhibitio est operis* (1), dit St. Grégoire le Grand, — l'amour vrai se traduit par les actes. Or, parmi ces actes, il faut surtout compter la prière et l'aumône. *Tes prières et tes aumônes ont été gravées dans la mémoire en présence de Dieu*, disait autrefois l'ange au Centurion Corneille ; et Corneille, avec toute sa famille, tous ses serviteurs et ses amis, reçut la grâce de la foi et du salut éternel.

Durant ce mois du Sacré-Cœur, chers Coopérateurs et bonnes Coopératrices, ayez une attention toute spéciale à rendre vos prières plus ferventes et à multiplier vos aumônes ; de son côté, Dieu répandra ses grâces sur vous, sur vos familles et sur tous ceux qui vous sont chers, comme il le fit autrefois pour la maison toute entière du centurion de Césarée. Parmi les œuvres de charité que votre foi vous désigne, donnez une place d'honneur *l'Œuvre Pie du Sacré-Cœur de Jésus*, dont nous vous avons souvent parlé, comme celle qui, par sa nature, se recommande ce mois-ci plus particulièrement à votre gé-

(1) Rom. xxx — Evang.

nérosité. Aimez-la, cette Œuvre, si chère à notre bien-aimé Don Bosco et destinée à réaliser ses saintes vues; soutenez-la de toutes vos forces, faites-la connaître, répandez-la partout. Le Cœur de Jésus ne manquera pas de vous accorder à vous et aux vôtres ses récompenses les plus précieuses, et surtout la joie de nous retrouver tous près de Dieu pour être heureux durant toute l'éternité.

DON BOSCO ET DON RUA

Nos lecteurs savent déjà que dans les Maisons de Don Bosco la fête du Supérieur est une véritable solennité familiale où les sentiments les plus doux et les plus élevés se donnent carrière avec grand profit pour les âmes.

A l'Oratoire St-François de Sales, cette fête de Don Bosco, le 24 juin, offrait un spectacle inoubliable. Les mêmes démonstrations se renouvelaient en l'honneur de Don Rua.

En conséquence, à l'approche du 24 juin, nous demandons à tous les enfants de nos Maisons et à tous nos amis, de prier avec ferveur afin d'attirer sur notre vénéré Père Don Rua les plus précieuses bénédictions.

LE TROISIÈME CENTENAIRE

de St. Louis de Gonzague.

La famille Salésienne a le devoir de prendre une part spéciale aux fêtes du troisième centenaire de St. Louis de Gonzague. Don Bosco a propagé avec un zèle ardent, parmi ses fils, la dévotion au saint Patron de la jeunesse chrétienne. En 1847, il établit une Compagnie de St. Louis de Gonzague à l'Oratoire Saint-François de Sales. Le résultat surnaturel de cette institution fut admirable. Le 8 décembre de la même année, Don Bosco dut ouvrir un autre Oratoire du dimanche; il le dédia à St. Louis de Gonzague, qui, en retour, couvrit d'une protection toute spéciale les enfants de Don Bosco. Cette Compagnie, établie dans toutes les Maisons Salésiennes, y a produit des fruits consolants de vie chrétienne généreuse et pure. On pourrait citer bien des noms: mais nous rappellerons ici seulement Savio Dominique, mort

en odeur de sainteté, dans la fleur d'une adolescence toute de pureté et de ferveur; Michel Magon, dont les ardeurs de pénitence égalaient la vie innocente; François Besucco, dont la mort entourée de grâces peu ordinaires, laissa de si saintes espérances à Don Bosco et à ses condisciples; Gabriel Fassio, qui annonça longtemps à l'avance l'explosion de la poudrière voisine de l'Oratoire. Nos lecteurs ont lu dans le beau livre du docteur D'Espincy le récit émouvant de cette catastrophe et de la protection miraculeuse dont St. Louis de Gonzague couvrit l'Oratoire de Valdocco.

Ces quelques mots diront assez que les enfants de Don Bosco se proposent de célébrer avec un véritable entrain de piété les fêtes du troisième centenaire.

Pour ne parler que de Turin, les étudiants de l'Oratoire se rendront, le 21 juin, à la cathédrale pour y faire la sainte communion avec les nombreux écoliers de la cité; la maîtrise du Valdocco s'y fera entendre. Les apprentis prendront part à une cérémonie identique organisée par la jeunesse ouvrière de Turin, dans l'église des Saints Pierre-et-Paul.

Le 24, l'Oratoire lui-même célébrera à son tour cette fête.

Enfin chacune de nos Maisons donnera à cette solennité le plus grand éclat possible. Ces hommages rendus au jeune Saint constituent une action de grâces solennelle pour les faveurs reçues; mais nous y voyons aussi un gage de faveurs précieuses pour tous nos enfants, dont nous voulons faire de vrais et solides chrétiens.

LES FILS DE DON BOSCO A DINAN.

Les établissements charitables du vénéré Don Bosco sont peu nombreux en France; le Midi en compte deux ou trois; Lille en possède un et Paris un autre (1). Je crois que c'était tout, il y a quelques mois; mais le 1^{er} janvier dernier, comme un cadeau d'étrennes, trois fils de celui que l'on a si justement appelé le Vincent de Paul de notre époque, sont venus prendre pied dans notre Bretagne; qu'ils soient les bienvenus! C'est à Dinan qu'on les a demandés; on leur a offert un vaste et beau local servant autrefois de Cercle; et les voilà travaillant à le transformer en une sorte d'école professionnelle, où seront reçus, à partir de douze ans, les pauvres enfants sans famille.

Là, sous une direction aussi intelligente que dévouée, ils acquerront les connaissances nécessaires pour gagner honorablement le pain quotidien; quelques-uns, s'élevant jusqu'à l'apostolat, iront recruter le personnel des Missions Salésiennes aux terres lointaines de la Patagonie. Car les fils de Don Bosco cumulent; ils sont missionnaires et ils sont maîtres d'école, ouvriers,

(1) Le Midi compte cinq établissements; le sixième ne tardera pas à s'ouvrir. Le Nord en a cinq. (N. d. l. R.)

artistes... pour les besoins de la charité. Rien de plus intéressant à lire que le *Bulletin* mensuel des Œuvres Salésiennes; on y fait presque le tour du monde, et on y respire le parfum de jeunesse d'une famille religieuse, parfum fait de foi naïve de vives espérances et d'ardents dévouements!... Le *Bulletin* est dédié aux *Coopérateurs Salésiens*, c'est-à-dire aux bienfaiteurs petits et grands, car les œuvres ont besoin pour vivre de l'aumône de tous, d'autant que les enfants orphelins, dénués de ressources, sont reçus gratuitement; aux autres, il est demandé une certaine rétribution, mais qui ne peut couvrir que leurs dépenses personnelles. Et, que de frais par ailleurs! A Dinan, tout est à faire!... les cloisons, les classes, les ateliers, la chapelle. On peut y envoyer de la literie, des vêtements, des livres, des outils, assuré que cela sera fort utile; voire même de la musique... La maison est vide, j'en parle après visite; tout sera bien reçu.

Ce n'est pas, d'ailleurs, une colonie pénitentiaire; non, on exige de bons certificats pour l'enfant présenté; c'est un abri pour la jeunesse, et la discipline est toute paternelle. « La vie de nos enfants est privée de bien des douceurs, me disait le très sympathique directeur; c'est pourquoi nous essayons de les en dédommager par beaucoup d'affection! »

C'est là une des caractéristiques de l'œuvre de Don Bosco. Notons aussi cette piété profonde, qui est l'âme de l'Institut, et à laquelle on fait large part dans la vie de l'*Oratoire*; c'est le nom des asiles de Don Bosco. Les résultats sont merveilleux, la bénédiction divine est manifeste.

Dans notre bonne ville de Nantes, nous ne sommes point exclusifs, et il me souvient des dons généreux qui répondirent à un appel que je fis naguère dans les colonnes de l'*Espérance* pour les pauvres Carmélites de Sydney.

J'ose espérer que les cœurs de mes compatriotes s'ouvriront en faveur de l'Oratoire de Jésus-Ouvrier, rue Beaumanoir, à Dinan, et que l'hospitaller Bretagne justifiera une fois de plus son noble renom; assurément, les bourses ne sont pas aussi lourdes qu'à Lille, la riche cité industrielle, mais elle ne le lui cède point en charité!

J'ajouterai que les œuvres pour l'éducation professionnelle des jeunes garçons sont à peu près inconnues en Bretagne où il n'existe encore que des colonies agricoles ou pénitentiaires.

L'Oratoire de Dinan répond à un besoin véritable, et nous n'aurions pas à redouter une révolution sociale, si la classe des travailleurs sortait en partie de la Maison de Don Bosco.

E. DES B.

(*L'Espérance du peuple*, de Nantes).

NÉCROLOGIE

M. le docteur d'Espiney.

L'hommage que la famille Salésienne doit à la mémoire du regretté docteur d'Espiney ne saurait se réduire à un simple article nécrologique. Celui d'entre nous qui a mission d'acquitter la dette de tous, a vu la première ébauche de ce travail s'étendre sous sa plume et prendre la proportion d'une no-

... tice du plus pieux et du plus vif intérêt. En attendant que nous puissions l'offrir aux amis de Don Bosco, nous reproduisons de grand cœur la touchante allocution prononcée dans la chapelle de notre Maison de Nice par M^r Fabre, vicaire général, le 20 Avril dernier, à l'occasion du service de huitaine célébré pour le repos de l'âme de notre insigne bienfaiteur.

St. Thomas d'Aquin, visitant un jour son ami St. Bonaventure, le trouva occupé à écrire la vie de St. François d'Assise son Père. Père Bonaventure fit à Thomas l'accueil que savent faire les saints, les hommes pleins de l'esprit de Dieu. Je veux dire qu'il le reçut avec cette bonté naïve, avec cette expansion simple et candide qui forme le cachet des âmes transformées par la grâce. Et cependant Thomas s'aperçut que son ami était plus absorbé qu'à l'ordinaire, et que, contrairement à son habitude en pareilles circonstances, il se prêtait plutôt qu'il ne se livrait à l'entretien. Quelle pouvait donc être la cause de ce changement? Thomas la devina bien vite et sans peine. C'était le sujet que son ami traitait, la vie de son Père, qui le rendait ainsi rêveur et absorbé. Aussi dit-il à ceux qui l'accompagnaient: — C'est un saint qui travaille pour un saint. Laissons-le donc à son occupation si délicieuse et allons-nous-en. C'est ce qu'il fit.

L'Église, M. F., ne s'est pas encore prononcée sur la sainteté de ce grand serviteur qui fut Don Bosco, et à Dieu ne plaise que nous voulions devancer son jugement. Non, nous respectons les lenteurs toujours admirables qu'elle met à placer sur les autels ceux de ses fils qui ont atteint les hauts sommets de la sainteté, et nous attendons avec patience, mais non sans faire des vœux ardents pour l'heureuse issue, les résultats du procès déjà commencé. Toutefois, avec la réserve que nous venons de faire, nous pouvons bien, d'ores et déjà, appeler Don Bosco saint dans la large signification du mot.

Dans la même mesure ou si vous le voulez, à un degré inférieur, nous pourrions dire, au passé, du regretté D^r d'Espiney ce que Thomas d'Aquin a dit au présent de son ami Bonaventure. C'est un grand chrétien, un homme à la foi vive et agissante qui a écrit la vie d'un grand serviteur de Dieu, d'un homme que nous espérons un jour vénérer sur les autels. C'est sur cela que je m'appuie pour vous dire que celui dont nous pleurons la perte est un homme d'un grand mérite, un homme qui a droit à notre estime et à notre reconnaissance.

Vous conviendrez aisément de cela si vous voulez bien considérer le retentissement qu'a eu dans toute l'Europe et même au-delà, la *Vie de Don Bosco* par le D^r d'Espiney, quelle que sommaire et forcément incomplète qu'elle puisse être d'ailleurs. Dieu seul connaît le bien qu'a fait cette notice historique de l'homme de Dieu. C'est ce livre qui a fait

connaître au loin le serviteur de Dieu, ses vertus et la puissance extraordinaire d'intercession dont il jouissait auprès du Seigneur. L'œuvre de Don Bosco, œuvre éminemment humanitaire, sociale et chrétienne au premier chef, a été connue et appréciée en grande partie grâce au livre du D^r d'Espiney; ce livre a été comme le porte-voix de Don Bosco et de son apostolat de la jeunesse appartenant à la classe pauvre.

Aussi, je ne crains pas d'assigner au docteur d'Espiney la première place parmi les Coopérateurs de l'Œuvre Salésienne; je ne crains pas de le compter parmi les bienfaiteurs les plus méritants de l'Institut qui nous est si cher à tous.

Mais c'est à un autre point de vue que je veux considérer l'historien de la vie de l'homme que tout le monde admire, de Don Bosco. Je prends cette vie, ou, pour parler plus exactement, la manière dont elle a été écrite, comme le thermomètre de la vertu de l'écrivain, comme l'indice de son mérite au point de vue surnaturel de la sainteté. Je m'explique. En parcourant ces pages, on s'aperçoit bien vite que le cœur de l'historien est tout à fait à l'unisson du cœur du héros chrétien dont il décrit la vie. Il y a entre les deux hommes harmonie parfaite d'esprit, de cœur, de dispositions intérieures. Dans ces pages on sent un souffle de foi, d'amour de Dieu, de zèle des âmes, dont il n'est pas possible de ne pas être frappé.

Après avoir lu ce volume tout vibrant d'enthousiasme, d'admiration et de dévouement pour l'apôtre de la jeunesse de la classe déshéritée, on se dit: M. d'Espiney a connu le serviteur de Dieu, il l'a connu au sens élevé de ce mot: ce qui veut dire, que son esprit, son cœur, son âme se sont trouvés à la hauteur de l'esprit, du cœur, de l'âme de Don Bosco; on se dit: M. d'Espiney a compris l'œuvre de Don Bosco, c'est-à-dire avec son coup d'œil si sûr il a compris tout ce qu'elle a de grand, de généreux, de bienfaisant. Il a vu qu'elle répondait à un des besoins les plus pressants de l'époque: il a compris qu'on ne pouvait faire rien de plus salutaire pour l'individu, la famille, la société, l'Église, que de prêter son concours à cette œuvre. Voilà l'impression que laisse dans l'esprit la lecture des écrits du D^r d'Espiney qui ont trait à Don Bosco, à son Institut, à son Œuvre.

Eh bien, à mon sens, cela suffit à nous donner une haute idée de la vertu et des mérites de l'écrivain, à nous rendre chère sa mémoire, et à le recommander à notre reconnaissance, en nous engageant tous à lui accorder aussi largement que possible le secours de nos suffrages.

Je pourrais dire à sa louange que le docteur d'Espiney était un savant. Il l'était en effet. Et ce n'est pas de moi-même que j'en parle ainsi, mais d'après l'avis d'hommes

très compétents qui l'ont connu intimement et qui l'ont apprécié à sa juste valeur.

C'était un esprit très cultivé, une intelligence bien au-dessus du niveau commun, un docteur connaissant tous les secrets de son art si difficile et si délicat à la fois.

Il est bien vrai que le D^r d'Espiney ne faisait pas grand étalage de ses connaissances et des richesses de son esprit. Mais c'est précisément à ce signe là qu'on connaît la trempe d'une intelligence supérieure.

Le vrai savant, l'homme de mérite est ordinairement modeste, surtout lorsqu'à la valeur intellectuelle il joint la valeur morale et le sentiment chrétien au degré où les possédait notre cher docteur.

Aussi est-ce un vide réel, un vide très senti que fait parmi nous la mort de ce médecin distingué. Vous pourriez mesurer ce vide à une preuve qui me dispense, ce me semble, d'en fournir d'autres.

Je connais une personne, une chrétienne vraiment d'élite à laquelle notre cher docteur avait donné des soins comme il en savait donner, qui, ayant appris que sa vie était en danger, offrit à Dieu le sacrifice de la sienne pour obtenir sa guérison. « Prenez-moi, dit-elle, Seigneur, et laissez encore pour quelque temps cet homme de bien si précieux qui rend de tels services à l'humanité souffrante. » Dieu pour des raisons que nous ne connaissons pas, n'a pas voulu accepter cette substitution, mais à ce trait dont je garantis l'authenticité, nous pouvons comprendre quelle était la confiance qu'on avait dans ses lumières et dans ses soins.

Je pourrais encore ajouter à son honneur qu'il n'a jamais exercé sa noble profession que dans un but noble, grand, élevé.

Était-ce en effet l'honneur, la gloire que le D^r d'Espiney cherchait dans l'exercice de son art? loin de là: il était trop chrétien et d'un caractère trop supérieur pour s'attarder à un but si mesquin, pour pouvoir se payer de la fumée de la gloire du monde.

Ce n'était pas non plus les richesses, le désir d'arrondir sa fortune qui était le mobile de tout ce qu'il faisait dans ses cures si patientes, si laborieuses, si intelligentes et ordinairement couronnées d'un plein succès. Il serait plus exact de dire qu'il dépensait plus de son avoir en faveur des pauvres, dans l'exercice de sa profession, qu'il n'en retirait de bénéfices de sa riche clientèle.

Soulager l'humanité souffrante, conserver une vie toujours précieuse voilà ce que notre docteur avait en vue dans sa profession. Que son client fût couché sur un lit somptueux sous des lambris dorés, ou qu'il fût étendu sur la paille dans une mansarde, peu importait à M. d'Espiney. Il ne savait mettre de différence entre malade et malade. Il donnait à chacun ses soins également assidus et dévoués, sans distinction de rang et de condition.

Avouez que c'est noblement entendre sa profession que de l'entendre comme le faisait cet homme de l'art, si distingué; c'est ce qui nous explique les regrets que sa mort a provoqué dans tous les rangs, dans toutes les classes, regrets aussi unanimes que vivement sentis.

Que n'aurais-je pas à vous dire si je voulais vous faire connaître les élans de son cœur si charitable, si généreux, si chrétien! Y a-t-il une bonne œuvre à laquelle ou directement ou indirectement il n'ait pas contribué pour sa part et pour une large part? Qu'on la nomme cette œuvre, et a-t-on jamais fait appel en vain à ce noble cœur lorsqu'il a été question de soulager une misère, de sécher une larme, de répondre à un besoin quelconque? Non. Sa bourse était toujours prête à donner son concours. Tout ce qui était noble, grand, généreux avait le secret de toucher son cœur, de l'attirer, de l'énouvoir.

Disons tout en un mot, sa vie a été une belle journée, une journée on ne peut mieux remplie: remplie d'œuvres de foi, de charité, de zèle, de dévouement, de générosité. Ce sont ces œuvres qui l'ont suivi devant le tribunal du Souverain Juge, qui lui ont obtenu miséricorde et qui, comme autant de diamants d'une incomparable beauté, embellissent la couronne qui doit orner son front dans l'assemblée des élus.

Mais je retourne à ma pensée favorite, parce qu'elle me paraît mettre mieux en lumière les mérites de cette âme, mieux que ne saurait faire n'importe quelle autre considération. Je dis et je répète que les écrits du Dr d'Espiney nous montrent son esprit, son cœur, ses idées, ses sentiments, sa foi, son amour, les dispositions, en un mot, intérieures de son âme en harmonie parfaite avec l'âme du grand serviteur de Dieu qui fut Don Bosco. Eh bien! je pense qu'il y a là tout un panégyrique, le plus bel éloge qu'on puisse faire de ce grand chrétien, de cet homme distingué, je m'en tiens là, croyant superflu d'ajouter autre chose à sa louange.

Mais pourquoi un homme d'un si grand mérite, qui a passé sa vie à faire le bien a-t-il été soumis aux souffrances d'une si longue et si cruelle maladie? *Judicia Dei abyssus multa*. Qui peut sonder les jugements de Dieu? Il aime ses élus d'un amour jaloux, aussi ne peut-il souffrir dans leur âme ni ombre, ni tâche, ni rien qui en dépare la beauté immortelle. Le Dr d'Espiney a fait son purgatoire en ce monde.

Il y a plus que cela dans les souffrances de cet homme si chrétien. Dieu a voulu par là augmenter ses mérites, et rendre plus brillant l'or de sa charité.

Ce n'est pas tout. Lorsque la croix entre dans un foyer elle se promène sur toutes les personnes qui s'y trouvent et veut les sanctifier toutes en les touchant. Le Seigneur

n'a-t-il pas voulu par cette maladie donner à la noble compagne du regretté docteur l'occasion d'exercer sa patience, son dévouement, de montrer toutes les richesses de vertu de son cœur? Nous le croyons ainsi. Et en effet elle a donné la mesure de celle qu'est capable de faire en de pareilles épreuves, ce que l'Écriture appelle la *femme forte*, la femme selon le cœur de Dieu.

On demandera encore pourquoi le Seigneur n'a pas accordé à M. d'Espiney la satisfaction, la joie de voir arrivé au terme de ses études son fils, ce fils dont il était si fier, qu'il aimait tant, et à tant de titres. Autant de questions dont Dieu garde le secret.

Je dirai seulement que M. d'Espiney en montant au ciel, comme un autre Élie a laissé tomber son manteau. Je dis son esprit, son cœur, ses rares qualités et c'est son fils qui a ramassé ce manteau. Notre cher docteur revit dans son fils, c'est lui tout entier que nous possédons, en son fils.

Du reste en nous plaçant au point de vue de la foi, si vrai en tout, mais d'une manière spéciale ici, nous n'avons pas perdu en réalité celui que nous aimions et que nous regrettons.

Que l'ange de Dieu ait écrit son nom au livre d'or qui contient celui de tous les prédestinés, cela ne fait pas un doute. En douter, ce serait faire injure à la bonté de Dieu, à sa miséricorde, ce serait trop mal entendre la religion.

Il peut, aussi, avoir emporté de cette vie un peu de cette poussière mondaine dont les justes eux-mêmes ont tant de peine à se garer, qui ternit l'éclat de la beauté d'une âme, retarde son entrée dans la gloire. Cela est possible. Eh bien! donnons-lui la main, venons à son secours par nos prières, par nos pénitences, par nos suffrages et alors nous aurons un homme de bien de moins sur la terre, mais un ami, un protecteur de plus dans le ciel. C'est là qu'il nous attend les bras ouverts, pour nous introduire dans la région de la lumière et de la paix, d'où toute infirmité, toute douleur, toute angoisse est bannie; où l'on n'a plus à redouter la cruelle, la poignante douleur de la séparation, et où règne une paix inaltérable, une joie sans mélange, un bonheur parfait et sans fin. *Amen*.

NOUVELLES DES MISSIONS SALÉSIENNES

I.

Uruguay (Suite)

Conférence de M^{re} Cagliero.

La Conférence s'ouvrit par le chant du motet à 4 voix: *Sit nomen Domini benedictum*, l'une des œuvres, à mon avis, les plus mé-

lodiennes de M^{re} Cagliero ; le chœur se composait de nos enfants de l'Oratoire Pie IX de Villa Colon, soutenus par plusieurs amateurs de la ville. Le motif si suave chanté par les voix d'enfants succédant aux accords majestueux et nourris du chœur, élevait l'âme des assistants vers les cieux et les préparait aussi à recevoir la parole de charité que Monseigneur leur adressa, après la lecture de quelques pages choisies de la Vie de St. François de Sales.

Monseigneur ne parla pas pendant moins d'une heure un quart devant le nombreux auditoire. Il dit ce qu'était Don Bosco, ce qu'étaient les Salésiens et les Sœurs de Marie Auxiliatrice. Il indiqua la jeunesse pauvre et abandonnée comme étant l'objet principal des œuvres de zèle de notre Pieuse Société, il exposa enfin l'origine et la mission des Coopérateurs Salésiens. Ce furent-là les principales idées traitées dans cette Conférence.

Ce qui n'est pas à dire, c'est la simplicité et à la fois l'éloquence de Monseigneur ! Que son cœur était ému au souvenir de son Père défunt ! Comme sa voix prenait un accent inspiré quand il parlait de Marie Auxiliatrice ! et comme il s'animait d'un saint zèle pour révéler les menées sourdes des méchants !

Quelqu'un eut l'heureuse idée de sténographier cette Conférence, mais pour être bref je me contenterai de transcrire les passages suivants :

« C'est pour moi, commençait Monseigneur, une grande consolation et une très agréable surprise de voir, sur une simple invitation répandue à la dernière heure, se réunir en cette église des amis si nombreux et si dévoués.

» Et puisqu'il me revient l'honneur de vous adresser la parole, oh, laissez-moi vous saluer, comme j'ai eu le bonheur de le faire en tant d'autres cités d'Europe et d'Amérique, du doux nom de Coopérateurs et de Coopératrices de la Pieuse Société Salésienne !

» Frères, je viens vous dire que nous devons nous unir, que nous devons nous enlacer par les doux liens de la charité, si nous voulons enfin opposer une digue au mal qui envahit, corrompt, dissout la société en nos temps désastreux...

» Voyez : les enfants des ténèbres nous donnent les premiers l'exemple. Ne sommes-nous pas au siècle des Associations ? Jetez un coup d'œil autour de vous : il n'y a que réunions de toutes sortes. Sciences, commerce, politique, jeu, libertinage ; tout a ses réunions trop souvent, hélas ! inspirées par l'enfer.

» Et nous, fils de la lumière, fils de Dieu, nous, catholiques, nous ne nous constituerons pas en une association forte, homogène, compacte, vaillante dans le but de faire le bien, d'enrayer le mal qui met en péril sur tous

les points du globe, les nations, la société humaine entière ?.... »

Un peu plus loin, Monseigneur, après avoir nommé la Mission de la Patagonie, poursuivait : « Là aussi, au milieu des fils des sauvages, sur cette terre inhospitalière, travaillent avec moi les Salésiens, les Salésiens qui ont dit adieu à tout pour faire un peu de bien au sein de ces contrées déshéritées. Mais que sont donc ces Salésiens ? Nous sommes une Association, et une Association bénie de Dieu. Les sectes des méchants se donnent le mot d'ordre et prennent indifféremment tous les moyens pour soulever une guerre acharnée, une guerre d'extermination contre les institutions religieuses.

» Un prêtre isolé, jeune, pauvre, sans ressources, sans génie selon le jugement du monde, mais au cœur inspiré par la foi et la charité, instituait précisément en nos temps un nouvel Institut religieux. Il eut l'inspiration divine d'édifier alors que tout croulait autour de lui.... Il s'entoure d'enfants abandonnés, il leur procure le pain du corps et l'éducation de l'âme. En peu de temps l'essaim grossit, se multiplie.... beaucoup sont ordonnés prêtres.... beaucoup deviennent chefs d'atelier. Les maisons se fondent, les écoles s'ouvrent dans cent cités diverses, et dans ces cités l'œuvre régénératrice se produit... dans ces cités un mouvement inusité de foi, de bonnes œuvres s'étend et se propage....

» L'Italie a les premières fondations Salésiennes ; de là les fils de Don Bosco passent et sont reçus à bras ouverts en France, puis en Espagne. L'Autriche, l'Angleterre, la Belgique les appellent et Don Bosco les envoie à Trente, à Londres, à Liège.

» Oh ! Don Bosco ! qui n'a pas entendu parler des merveilles de cet homme providentiel ? Qui n'a pas, gravée dans l'esprit, cette figure douce, aimable, toujours souriante ? Qui n'a pas présent à la mémoire cet homme : vrai père pour tous, enfant avec les enfants, lequel faisant sienne la douceur de St. François de Sales, sut attirer en foule les jeunes gens ? Paris, Barcelone le virent, s'émurent et firent au pauvre prêtre de Turin une ovation spontanée qui a déconcerté les idées des grands de ce monde.

» Oh ! Don Bosco ! pendant 25 ans que j'ai vécu près de toi, je n'ai jamais aperçu ton front soucieux ; toujours égal, toujours calme, la bonté empreinte sur les traits de ton visage, le cœur ardent jusqu'au dernier soupir pour faire le bien. Voilà, voilà l'homme de notre siècle : voilà le fondateur de la Société Salésienne, des Sœurs de Marie Auxiliatrice et des Coopérateurs Salésiens. »

Monseigneur Soler se leva ; sa parole éloquente et autorisée trouva des accents d'une singulière puissance. Il invita les bons catholiques de Montevideo à répondre à l'appel de l'Évêque Salésien, en se faisant inscrire

parmi les Coopérateurs pour participer ainsi à l'œuvre de régénération de la société, par l'éducation de la jeunesse pauvre et abandonnée.

La clôture de la réunion se fit par le chant du *Tantum ergo* du maestro Dogliani, suivi de la bénédiction du T. S. Sacrement donnée par Mgr. Soler.

La quête fut abondante, beaucoup de personnes voulurent immédiatement donner leur nom et grossir la phalange compacte des Coopérateurs.

Maintenant, bon gré mal gré, je dois terminer pour ne pas m'éterniser; et pourtant comment ne rien dire d'un présent qui a fait la joie de nos chers enfants et des fidèles; d'un carillon de cinq cloches, alors que par l'élégance de leurs ornements en relief et par la beauté de la sonnerie, ce carillon est unique dans l'Uruguay. La bénédiction, qui en fut faite il y a quelques semaines dans notre église paroissiale de Las Piedras, fut l'occasion d'une belle fête que présida Monseigneur l'Évêque du Diocèse et à laquelle assista Son Excellence le Ministre de l'Intérieur.

Il me faut aussi passer sous silence la solennité de Sainte Rose de Lima, sainte qui est pour Villa Colon ce que Marie Auxiliatrice est pour l'Oratoire.

Je me contente de noter les Ordinations faites en octobre et dans lesquelles trois de nos confrères reçurent le sacerdoce; ainsi que la visite faite par Monseigneur Cagliero à nos Maisons de l'Uruguay, visite féconde en tant de façons.

Je me réserve de revenir sur ces faits mémorables, spécialement sur la visite de Monseigneur, qui mérite certainement d'être racontée en détail.

Bénissez-nous tous; nous vous baisons filialement la main; bénissez particulièrement celui qui est,

Très Révérend Supérieur Général,
Votre humble fils en Jésus et Marie
G. MIRANDO.

Villa Colon, 8 novembre 1889.

II.

République Argentine

Fleurs et Epines.

Villa Colon, 14 novembre 1889.

TRÈS VÉNÉRÉ PÈRE,

J'avais chargé notre confrère D. Mirando de vous raconter l'arrivée parmi nous de Monseigneur et le grand bien qu'avait produit sa visite; mais les omissions involontaires qu'il a faites et les douloureux événements survenus depuis m'engageant à vous écrire

moi-même pour ajouter à la hâte à sa narration ce qui suit:

Le 3 octobre j'arrivai du Brésil. J'avais visité nos maisons et mon cœur était plein de consolations à la vue du grand bien que nos confrères font dans ce pays.

A Saint Paul je prêchai la retraite à laquelle prirent part un grand nombre de jeunes gens; ils correspondirent admirablement à la grâce divine. Les bâtiments prennent des proportions grandioses, l'église est toujours très fréquentée et toutes les autorités locales regardent du meilleur œil cet établissement grandement utile à la jeunesse pauvre et à la colonie italienne, très nombreuse en cet endroit.

Je fis la même chose à Nietheroy, et j'étais sur le point de retourner à l'Uruguay, quand arriva pour me voir et m'entretenir, le plus dévoué de nos amis, un vrai père, Monseigneur Lacerda, évêque de Rio Janeiro; il me retint près de lui pendant 15 jours.

J'avais déjà remis une somme considérable pour augmenter le nombre des presses d'imprimerie, afin de commencer en janvier la publication des *Lectures Catholiques*, destinées à produire un bien immense dans toute la République. Mais le cœur de notre évêque ne sait pas mettre de limites à sa charité vraiment inépuisable. S'imposant donc de nouveaux et durs sacrifices, il voulut ajouter à la somme déjà réunie une offrande destinée à commencer immédiatement sous nos yeux la construction de deux grandes pièces. Nous pourrions ainsi, l'année prochaine, recevoir un plus grand nombre de pauvres enfants qui implorent à qui mieux mieux la faveur d'être admis dans cet asile de salut.

Que vous eussiez été heureux du contentement que goûtait cette âme vraiment épiscopale à voir de ses yeux les fruits qu'ont déjà produits ses générosités et à en supputer plus encore pour l'avenir!

Sa Grandeur voulait même emprunter une forte somme afin d'acheter une belle maison pour les Sœurs de Marie Auxiliatrice, tant il désire qu'elles viennent elles aussi le plus vite possible travailler en faveur des pauvres jeunes filles; mais il rencontra des obstacles et il prit le temps pour réfléchir.

Ce fut à grand peine que je pus prendre congé de lui; je le fis cependant après avoir assisté Sa Grandeur dans l'ordination sacerdotale de deux de nos confrères. Il est impossible de ne pas aimer tendrement une personne de tant de cœur et de si grand mérite.

Le jour même où j'arrivai à Montevideo, j'appris que M^{sr} Cagliero s'embarquait à Buenos-Ayres pour l'Uruguay, dans l'intention d'arriver à Paysandu pour la fête de Notre-Dame du T. S. Rosaire, patronne de la ville.

Le Père Gioia, des Capucins, notre ami et ardent missionnaire, avait précédé Mon-

seigneur dans cette ville ; il prêcha la neuve préparatoire et le sermon de la fête avec un succès et des fruits admirables.

L'arrivée de Monseigneur mit en émoi toute la ville. Les cérémonies revêtirent toute la solennité possible ; la foule qui accourut au Sanctuaire et s'approcha des Sacraments fut extraordinaire. Monseigneur, soit au confessionnal, soit en chaire, se montra infatigable ; sa parole ardente soulevait l'enthousiasme de ses auditeurs et les attachait à ses lèvres.

Nos jeunes gens, les petites filles des Sœurs de Marie Auxiliatrice et des *Gianelline*, les Confréries, l'hôpital, les Cercles Catholiques d'ouvriers, tous furent tour à tour favorisés de ses conseils, de ses encouragements, de ses faveurs. Paysandu n'oubliera jamais la visite de M^{re} Cagliero.

Au bout de huit jours, je me rendis au devant de Sa Grandeur à Buenos-Ayres pour l'accompagner jusqu'à Montevideo. Villa Colon, La Paz, Las Piedras virent se renouveler les scènes touchantes de Paysandu ; partout Monseigneur laissait de profondes traces de son zèle, de sa prudence, de sa ferveur. Il est si ardent, si infatigable que c'est à peine si nous tous nous pouvions suffire à le suivre dans ses travaux apostoliques.

Je le précédai de 2 jours à Canelones pour préparer les élèves des Sœurs de Marie Auxiliatrice et les jeunes filles qui fréquentent le Patronage. Monseigneur vint ensuite, qui recueillit, tant au confessionnal que par ses prédications, une moisson abondante. Il donna la première communion à un bon nombre d'élèves et établit solennellement la Confrérie des Enfants de Marie pour les plus âgées. Le démon, — faut-il s'en étonner ? — frémissait de rage et méditait vengeance !

Quelques jours après, les journaux de Montevideo commencèrent à publier des correspondances insidieuses datées de Canelones et qui jetaient feu et flammes ; ce n'était qu'injures, calomnies, menaces furibondes. Je ne voulus jamais consentir à lire ces feuilles immondes ; je recommandai aux Sœurs et aux Confrères de n'en faire aucun cas et de continuer à faire le bien, se confiant en la S^{te} Vierge et en son divin Fils.

Il était facile de le comprendre, le changement soudain de conduite parmi les jeunes filles des familles les plus recommandables de la ville, avait blessé au vif quelques jeunes débauchés ; mais nous n'aurions jamais cru exciter leur fureur au point de les pousser à une action exécrable et jusqu'à un sacrilège abominable. Malheur aux pauvres Sœurs si Marie Auxiliatrice n'avait veillé sur elles !...

Au milieu de la nuit du 10 au 11 courant, plusieurs incendiaires, passant par-dessus le mur d'enceinte, pénétrèrent dans le jardin des Sœurs jusqu'à la chapelle. Là, introduisant des matières inflammables sous le par-

quet, par les fenêtres et par les soupiraux qui servent à la ventilation, ils y mirent le feu, précisément du côté de l'autel majeur, paré de tous ses ornements pour le mois de Marie.

Les flammes s'élevèrent en un instant et enveloppèrent l'autel en bois et les tables sur lesquelles étaient déposés les ornements sacrés ; tout devint la proie des flammes : draperies, tapis, tableaux, fenêtres, portes !...

Cependant, une patrouille de gardes civiques s'aperçut de l'incendie et jeta le cri d'alarme ; d'autres compagnies accoururent, des joueurs réunis dans un café voisin virent aussi, la cloche sonna à toute volée, tout le monde fut bientôt sur le lieu du sinistre et l'on commença à jeter de l'eau.

Un prêtre s'élança au milieu des flammes et eut la consolation de rapporter intact le Saint Ciboire contenant les espèces sacramentelles. Enfin, à force de lutter, on devint maître du feu vers les 2 heures du matin.

Les pauvres Sœurs, aux premiers coups d'appel qu'elles avaient entendus à la porte avaient cru aux voleurs et, toutes tremblantes, elles s'étaient barricadées dans leurs cellules. Mais lorsque la foule, envahissant les cours et les corridors fit retentir les cris : au feu ! au feu ! alors elles sortirent épouvantées.

Déjà, heureusement, Monsieur le Curé, si bon pour elles, était là les encourageant ; et beaucoup de personnes charitables se disputaient l'honneur de leur offrir un asile dans leurs propres maisons, propositions que nos Sœurs déclinèrent tout en manifestant leur vive gratitude.

Un télégramme m'avisa dès le matin. Je me rendis en toute hâte sur le lieu du désastre ; tâchant de rester calme malgré mon angoisse. Je vis le dommage et je frémis en songeant au danger couru et au crime projeté ; mais je ne laissai rien paraître, j'encourageai les Sœurs, les enfants et, sans retard, on se mit à préparer une chapelle provisoire où je transportai le T. S. Sacrement.

La Sainte Vierge, du reste, avait pris soin de nous donner force et confiance par un fait des plus merveilleux que voici.

Tout ce que contenait la chapelle fut ou consumé, ou gravement endommagé. Les stations du Chemin de la Croix brûlées, l'Icone de Notre-Dame du Carmel en cendres, un tableau de St. Joseph, un autre de l'Ange Gardien devenus un je ne sais quoi d'informe. Seule une lithographie de Marie Auxiliatrice, appendue au mur, précisément à l'endroit vers lequel les flammes s'étaient le plus furieusement portées, était là intacte ! Le cadre, veux-je dire, fut brûlé, le verre éclata sous l'action de la chaleur ; mais l'image, respectée par le feu et la fumée, nous regardait, belle, souriante d'un sourire du Paradis. Elle semblait nous dire : Je suis ici, ne craignez pas !

Quand, accompagné de M. le Curé et de

la Supérieure, visitant la chapelle devenue un lieu de désolation et de ruines, j'aperçus cette sorte d'apparition, je sentis un frémissement agiter mes membres et les larmes s'échappèrent de mes yeux!... Oh! qu'elle est bonne la Madone! qu'elle est bonne pour ses pauvres enfants!

Ne perdons pas courage! Sachons-le, la Vierge Auxiliatrice veille sur nous et ne permettra pas à l'enfer de nous faire tout le mal que sa rage désirerait.

Priez, bien-aimé Père, recommandez-nous aux prières et à la charité de nos chers Coopérateurs et Coopératrices; nous nous efforçons, de notre côté, d'être chaque jour plus dignes de la Mission que le bon Dieu, c'est-à-dire son Vicaire ici-bas nous a confiée. Vive Jésus! Vive Marie!

Je suis, très révérend Supérieur Général
Votre très obéissant et affectionné fils
D. LOUIS LASAGNA.

III,

Patagonie et Terre de Feu.

Puntarenas, 4 janvier 1890.

BIEN-AIMÉ DON RUA,

Nous voici à la fin de décembre de cette année 1889, féconde pour notre Mission en fruits de salut pour les âmes.

Le 8 décembre, fête de l'Immaculée Conception, nous avons fait la clôture du *Mois de Marie*. Quel progrès depuis deux ans! Le matin, communion générale très nombreuse (102) au grand étonnement du pays, qui n'avait jamais vu pareille cérémonie; mais surtout quelle dévotion! quel recueillement! A 10 heures, Grand Messe avec diacre, sous-diacre et enfants de chœur. Les Sœurs de Marie Auxiliatrice chantèrent une Messe en musique.

A 2 heures, la procession; les élèves de l'école des Sœurs précédaient la statue de la S^{te} Vierge; le commandant du *picchetto* avait envoyé une escorte de 10 soldats. La population entière prit part avec entrain à cette démonstration d'amour envers la Madone. Vraiment, nos fêtes commencent à donner une idée des cérémonies des grandes villes: Valparaiso, Santiago, La Conception.

L'église regorgait littéralement de monde; les portes latérales étaient grandes ouvertes, afin de permettre à tous d'admirer le beau travail de notre cher Don Borgatello, qui, avec beaucoup de goût, avait tendu de tapisseries l'intérieur.

Don Beauvoir, revenu de mission, nous aida à confesser et à surveiller les enfants; il ne se lassait pas d'admirer le progrès dans la dévotion et la fréquentation des Sacrements et le concours nombreux des fidèles à

tous les exercices du mois de Marie, mais spécialement le jour de l'Immaculée Conception.

Loués soient Notre-Seigneur Jésus-Christ et sa Très Sainte Mère, pour la gloire qui leur a été rendue pendant ce mois et pour le bien que nos âmes en ont retiré.

Et notre Mission de St. Raphaël? Elle est, elle aussi, en progrès; j'espère que le royaume de Dieu s'étendra plus encore, car beaucoup de sauvages doivent s'y rendre pendant ce mois. Déjà la nouvelle s'est répandue par toutes les îles et dans les détroits de l'Archipel, que pendant la Mission il fait bon vivre, qu'il y a beaucoup de galettes, de viande, d'habits et que les Missionnaires (*bons capitaines*) attendent et reçoivent avec bonheur tous les Indiens.

C'est pourquoi j'ai envoyé un bateau avec de la galette, farine, haricots, riz, pommes de terre, couvertures de laine et habits; j'en attends le retour d'ici six ou sept jours pour avoir des nouvelles de nos chers Missionnaires, des néophytes, des sauvages et pour leur venir en aide selon le besoin. Que n'avons-nous davantage de secours, quel bien nous ferions!

Une autre nouvelle bien consolante: notre Patronage est fréquenté par un bon nombre d'enfants; il sont déjà plus de 100 inscrits, il en est de même du Patronage dirigé par les Sœurs.

Si le Seigneur nous envoie les ressources nécessaires, nous construirons des chapelles plus convenables pour ces Oratoires. L'église paroissiale elle aussi menace ruine. Nous prions et espérons.

Voilà, bien-aimé Don Rua, les nouvelles de décembre dans cette Mission. Recevez les salutations filiales de tous nos confrères, veuillez présenter nos respects aux membres du Chapitre. Bénissez les Confrères de la Patagonie et de la Terre de Feu, les Sœurs, et en particulier celui qui en a un si grand besoin.

Votre très affectionné fils
en Jésus et Marie
JOSEPH FAGNANO
Préfet apostolique.

*
*
*

Patagonie, 7 mars 1890.

BIEN-AIMÉ ET VÉNÉRÉ DON RUA,

..... Vers la fin de l'année dernière, c'est-à-dire le 26 décembre, j'ai fait par l'ordre de M^{sr} Cagliero et accompagné d'un de nos clercs, une petite excursion pour visiter plusieurs groupes de familles indigènes établis sur quatre points différents, compris dans le territoire situé entre Guardia Pringles et Conesa.

Pendant ce court espace de temps, nous avons parcouru, tant en droite ligne qu'en

circuits, environ 70 lieues. Avec l'aide du Seigneur nous avons pu convertir un bon nombre d'Indiens. Une bonne centaine d'indigènes, adultes ou enfants, ont été baptisés ; sur ce nombre, il faut cependant compter une dizaine d'enfants de blancs appartenant à des familles déjà chrétiennes.

Ce qui nous consola davantage encore, ce fut de voir venir à nous un certain nombre de familles qui jusque-là étaient restées dans l'infidélité. Autrefois, quand elles apprenaient notre arrivée, c'était à qui parmi elles se sauverait au plus vite au désert pour s'y cacher comme des bêtes fauves dans leurs tanières ; maintenant, ces mêmes familles se sont montrées avides de m'entendre parler, dans leur propre langage, des grandes vérités de notre sainte religion ; elles ont abandonné les superstitions de leur culte barbare et ont demandé à recevoir le saint baptême.

A ceux dont nous venons de parler, se joignirent d'autres personnes déjà chrétiennes qui, après avoir assisté aux instructions, s'approchèrent avec dévotion des Sacraments de Pénitence, d'Eucharistie et de Confirmation. Nous avons compté 150 confessions, 100 communions, en majeure partie d'hommes ; enfin 150 personnes reçurent la Confirmation. Oh Dieu bon ! m'écriai-je plusieurs fois en me voyant entouré de tant d'indigènes, ces âmes humbles s'en vont droit au Paradis, tandis que tant d'autres avec toute leur science selon le monde, se préparent une damnation éternelle !

On me dira : Ne courez-vous pas quelques périls ? — Grâce à Dieu, nous ne nous sommes trouvés en danger qu'une seule fois, mais peu s'en est fallu que nous ne restions embourbés et voués à une mort certaine, nous et nos chevaux, dans une des nombreuses tourbières dont sont remplies les vallées du Rio Negro. Nous avons tremblé un peu, mais nous avons été providentiellement sauvés. Comme l'on prie bien de cœur quand on se sent en danger prochain de mort !

Pendant cette Mission nous avons fait, entre autres, un séjour dans une famille de nègres dont les parents, nés en Afrique, ont été transportés comme esclaves en Amérique.

Cette famille est l'une des meilleures que je connaisse en ces pays. Le missionnaire y reçoit bon accueil, des manières affables et, ce qui vaut mieux encore, il y trouve la foi et la religion.

Nous nous sommes arrêtés également sur d'autres points, le plus souvent chez des indigènes qui nous recevaient avec bienveillance et nous réservaient le meilleur appartement dans leur *Caserio* bâti pour l'usage de la Mission. Ils ne nous ont jamais laissé manquer de l'*Arado* ni du *Maté amaro*, et parfois, — mais rarement — ils nous donnaient un peu de pain et quelques gouttes de vin ; le pain et le vin, disons-le, se trouvent rarement chez les Indiens. Il nous est arrivé,

pour ne pas gêner les gens, de dormir à la belle étoile, étendant sur le sol nu nos fourrures et les selles de nos montures.

Le 27 janvier nous arrivâmes à Viedma. Monseigneur et les autres confrères nous reçurent à bras ouverts ; avec eux nous avons célébré la fête de St. François de Sales.

Bénissez-moi et croyez-moi toujours,

Très vénéré Supérieur Général,

Votre très affectionné fils

en Jésus-Christ

DOMINIQUE MILANESIO, prêtre.

IV.

VISITE A LA MISSION DE ST.-RAPHAËL

dans l'île Dawson.

(L'une des principales îles de la Terre de Feu.)

Puntarenas, 3 mai 1890.

Les préparatifs.

TRÈS CHER ET VÉNÉRÉ SUPÉRIEUR,

Avril est passé, je ne veux pas négliger de vous raconter une visite que j'ai faite à la Mission de St.-Raphaël.

Les deux Missionnaires m'avaient écrit de la Mission qu'il leur était arrivé un certain nombre de sauvages en plus de ceux que j'y avais conduits en février, et qu'ils avaient grand besoin de viande, de galettes et d'habits pour les nouveaux arrivés.

Je fis préparer ce qu'ils me demandaient, je frétai un navire de 300 tonnes et le 23 avril je m'embarquai avec Don Borgatello et 4 Sœurs de Marie Auxiliatrice.

Calme presque plat ; aussi nous n'étions arrivés le soir du 24 qu'à l'extrémité Nord de l'île ; on jeta l'ancre, autrement le grand courant Sud nous aurait ramenés pendant la nuit à Puntarenas.

Arrivée et accueil sympathique.

Le matin, le vent se leva un peu ; nous profitons du courant et nous faisons voile sur Baia-Harris où nous jetons l'ancre vers 10 heures du matin ; c'est là que s'élèvent 7 cabanes pour nos sauvages et deux pour les Missionnaires ou les personnes de service. Du bateau, nous apercevions beaucoup d'Indiens accourant sur la plage et d'autres sortant sur le seuil de leurs cabanes, tous attendant avec impatience le débarquement.

Notre navire avait déployé toutes les couleurs et sur la petite maison de la Mission flottait le drapeau du Chili. Cependant Don Ferrero et les coadjuteurs s'étaient rendus sur la plage. Le capitaine du bâtiment fit mettre la barque à mer et en quelques instants Don Borgatello, les Sœurs et moi nous descendons, heureux de mettre pied à terre et de connaître tous ces pauvres sauvages ;

il est si consolant de les exhorter à se convertir et à se soumettre à un travail qui leur permettra de pourvoir plus sûrement et convenablement aux besoins de la vie !

À peine débarqués, nous nous dirigeons vers les sauvages, les saluant tous affectueusement, caressant les enfants, leur disant que nous leur apportions des vivres, des habits que nous leur distribuerions plus tard.

Si vous aviez vu, bien-aimé Don Rua, tous ces enfants à l'œil éveillé, fourmillant sur la plage, regardant avec étonnement tantôt moi avec mes lunettes, tantôt les Sœurs vêtues d'une manière si étrange pour eux !

Don Pistone vint à notre rencontre avec les chefs de famille, et après nous avoir fait le plus cordial accueil, il donna ordre de porter nos bagages à la maison, distante de 200 mètres de la mer, et nous avançons émerveillés du progrès dont nous sommes les témoins.

Progrès réalisés.

Depuis ma dernière visite, quatre nouvelles maisons pour les sauvages se sont ajoutées aux anciennes. On a tracé un beau chemin large de 20 mètres et long de 200, aplani et couvert de sable, comme il est d'usage dans les villes. Des deux côtés on a planté des arbres transportés du bois voisin avec leurs racines, c'est merveille de voir cela.

Je me réjouissais grandement avec D. Pistone et le félicitais d'être tout à la fois : missionnaire, arpenteur, architecte, directeur des travaux publics, et je complimentais aussi beaucoup les travailleurs presque tous sauvages.

Nous arrivons à la Maison ; Don Ferrero nous y avait déjà précédés. Lui, nous laissant maîtres du logis, s'était mis à distribuer riz, haricots, galettes, viande, graisse à chaque famille d'après le nombre de ses membres ; il remettait la portion aux mères de famille afin qu'elles puissent préparer le repas.

On a déjà obtenu que chaque famille apprête ses aliments et se serve de la cuillère ; quelques-uns sont même déjà arrivés à savoir tenir leur fourchette, enfin le plus grand nombre maintenant se lavent la figure et les mains.

J'aperçus près de notre cuisine une grosse marmite sur un grand feu et j'en demandai la raison ; on me répondit qu'il y avait beaucoup des malades, pour lesquels on préparait à part la nourriture ; il s'agissait de l'*influenza* qui a pénétré jusque dans la Mission, maladie que ne connaissaient ni D. Pistone ni Don Ferrero, lesquels n'avaient pas encore reçu les journaux qui en parlaient.

L'heure du dîner était venue, nous y fîmes honneur par un bon appétit ; depuis 24 heures environ nous n'avions rien pris à cause du mal de mer qui n'avait cessé que lorsque nous avions mis pied à terre.

Visite à un village naissant.

Après le repas, nous visitons à domicile les sauvages afin de faire leur connaissance. Leurs cabanes sont longues de 4 mètres sur 3 de profondeur, couvertes avec des feuilles de zinc ; une seule ouverture qui ne se ferme pas sert de porte et de fenêtre. Au milieu ils font le feu, c'est là leur cuisine et leur poêle.

Voici la vie que mènent ces sauvages. Lorsqu'ils sont loin de la Mission, ils vont à la pêche, à la chasse, à la recherche de quelques épaves que la mer dépose en abondance sur le rivage. Quand ils ont eu la bonne fortune de prendre un phoque (chien marin) ou qu'ils ont fait une bonne pêche, alors ils s'arrêtent à l'endroit de la trouvaille, autant de temps que dure la provision que le Seigneur leur a envoyée.

Ils sont sans cesse en quête de nourriture, à moins que la maladie ne les empêche de se mouvoir. Les femmes, les enfants et les vieillards avec les chiens naviguent non loin du rivage sur leurs canots formés d'écorce d'arbres ; ils ont pour lest un peu de sable et de gravier et entretiennent, sans jamais le laisser éteindre, un feu indispensable.

Les hommes, eux, l'arc au bras, accompagnés d'un ou deux gros chiens, vont à pied sur le bord de la mer, sans cesse aux aguets pour saisir quelque proie ou au besoin même pour se défendre contre leurs ennemis, qui sont tantôt des Indiens, tantôt quelques mauvais chrétiens.

Vie des Indiens dans la Mission

Les Indiens qui habitent la Mission vont de bon matin à la forêt ramasser du bois pour la journée. À l'heure du déjeuner ils mangent une galette avec du café, puis, ils s'emploient les uns à entretenir le chemin, les autres à abattre des arbres dans la forêt pour ouvrir de nouveaux chemins ou des sentiers ; il y en a qui portent des poutres pour la construction de nouvelles maisons.

Les enfants, de leur côté, vont en classe où D. Ferrero leur enseigne l'espagnol, quelques prières, la manière d'écrire, mais surtout à se laver plusieurs fois le jour. Assurément on ne peut demander le silence, la tenue des jeunes européens ; mais pour eux c'est déjà beaucoup qu'ils se tiennent réunis sous un petit hangar et répètent ce que leur enseigne le Missionnaire. Les heures de travail, de repos, de repas etc... sont indiquées par le son de la cloche. Pendant qu'ils travaillent, on ne laisse pas échapper l'occasion de leur parler espagnol et de leur faire répéter le signe de la croix afin qu'ils l'apprennent bien.

Aux mères qui viennent recevoir la portion de nourriture, on fait faire le signe de la

croix, si bien qu'à présent presque toutes le savent parfaitement.

Ils croient en une vie future. D. Ferrero vit un soir une veuve qui, accroupie dans un coin et comme en position de prier, marmottait certaines paroles; le matin, ayant demandé l'explication à cette vieille et aux voisins, ils lui répondirent qu'elle se rappelait la mort de son mari arrivée il y avait plusieurs années.

Après le dîner, les hommes continuent à travailler, tandis que les femmes et les enfants attendent la marée et le reflux qui met à découvert certains rochers, et ils courent alors ramasser les fruits marins, mollusques etc...

Vers 5 heures, les hommes reviennent du travail et les femmes vont chercher leur ration.

Mort et funérailles.

Durant notre visite, il se produisit un fait qui émut toute notre petite population. Il y avait 3 mois qu'un Indien vigoureux, nommé Jean, souffrait du mal de tête, au point que parfois il ne pouvait pas se rendre au travail comme les autres. Quand je le visitai, il me dit qu'il avait mal à la tête et qu'il souffrait beaucoup; quelques instants après, on m'appela en toute hâte; on croyait qu'il se mourait. J'accourus et je connus aux symptômes qu'il s'agissait d'une d'attaque d'apoplexie; j'encourageai le malade et lui dis que j'avais un remède à bord et qu'il en éprouverait de bons effets. En réalité cependant je craignais que ce ne fût un mal incurable; et, redoutant une mort imminente, je dis aux confrères qu'il était préférable de le baptiser. A 7 heures du soir on le baptisa, et à 10 heures il mourait assisté le mieux possible et l'objet de mille soins, hélas! inutiles.

Toute la nuit, la famille du mort et les voisins se tinrent autour d'un grand feu, pleurant et regardant le cadavre étendu à terre dans un angle de la maison. Nous faisons préparer la bière et nous y déposons le corps, pendant qu'on creusait la fosse au cimetière. Don Borgatello, aidé de 2 Indiens, dirigeait le travail et il indiquait plus par des signes que par des paroles que le corps serait enseveli là, mais que l'âme était déjà en paradis en vertu du saint Baptême.

On ne put pas terminer en deux jours le sentier qu'on devait ouvrir pour porter le cadavre à la sépulture; on fut donc obligé de le laisser à la maison une seconde nuit. Le matin suivant, au signal de la cloche, tous les Indiens se réunirent dans la cabane du défunt et D. Borgatello revêtu du surplis et de l'étole, précédé de la croix portée par un Indien, se rendit à la demeure du mort, y accomplit les cérémonies du rituel, puis se dirigea vers le cimetière.

Les Indiens suivirent le cercueil jusqu'à la tombe. C'était touchant de voir pour la

première fois sur cette île une procession s'avancer silencieuse le long du rivage de la mer, puis gravir à travers les arbres touffus la colline et y déposer les dépouilles mortelles d'un pauvre Indien néo-baptisé. C'était la première fois que les cérémonies dont la Sainte Église entoure ses enfants défunts étaient célébrées en ces régions.

Tous les Indiens se montrèrent surpris et contents, mais spécialement les membres de la famille du défunt. Le soir, cette famille voulut abandonner la maison et se retirer dans la solitude, et jusqu'au moment de mon départ, je les vis oisifs et tristes. Je donnai des avis aux Missionnaires afin qu'ils fussent attentifs à empêcher qu'une telle tristesse ne durât trop longtemps et ne fût la cause de faits regrettables et douloureux.

Fête de St. Joseph.

Cependant nous nous préparions à célébrer la fête de St. Joseph et nous désirions lui donner toute la solennité possible. Tous nous attendions avec impatience le dimanche. Don Pistone et D. Borgatello se chargèrent de dresser un reposoir en forme d'église qu'ils ornèrent de leur mieux. D. Ferrero et moi nous avons distribué chemises, caleçons, pantalons, gilets, vestons et les Sœurs donèrent des habits aux jeunes filles et aux mères. C'était un mouvement inaccoutumé: hommes, femmes, garçons, filles tous couraient demander des habits et quand ils les avaient reçus, ils allaient vite chez eux s'en revêtir; ce ne fut pendant deux heures qu'un va-et-vient continuel.

Celui-ci, après avoir mis la chemise propre, mettait par dessus l'autre chemise sale; celui-là, ayant retiré ses chaussures, venait n'ayant que les bas; cet autre passait les caleçons par-dessus les pantalons et ainsi du reste; tous, sans le vouloir, faisaient une sorte de mascarade: c'était pour eux une vie toute nouvelle.

Le navire, qui était à l'ancre dans la baie, avait arboré les couleurs nationales en signe de fête, et l'équipage, capitaine en tête, vint en corps assister à la sainte messe.

Notre confrère Tarable s'était chargé de la cloche et avec le battant et un marteau il imitait le carillon, appelant tout le monde aux offices. Pendant que je revêtais les ornements sacerdotaux, Don Pistone faisait placer les garçons, assignait une place aux hommes, et les Sœurs de leur côté se chargeaient des femmes et des jeunes filles.

Le capitaine et le pilote du bâtiment eurent une place d'honneur. Au signe de la croix, tous les Indiens s'agenouillèrent avec recueillement. Don Borgatello commença à réciter les actes de foi, d'espérance et de charité, que tout le monde répétait mot à mot. Après le *Sanctus*, il entonna un cantique: *Corazón Santo*; les Missionnaires et les Sœurs seuls chantaient.

Ce moment-là fut pour les Indiens un moment d'enchantement; pour la première fois, en effet, ils entendaient chanter en chœur un cantique si beau. Eux aussi auraient voulu chanter et ils suivaient le mouvement des lèvres des chanteurs et faisaient entendre une sorte de bruit sourd, voix de basse, pour prendre part au chant.

A la fin de la messe, j'adressai une exhortation aux Indiens et les engageai à rester fidèles, à travailler pour avoir de quoi manger et se vêtir, à bien écouter nos Missionnaires, enfin à bien apprendre le catéchisme pour recevoir le baptême et devenir ainsi nos égaux. Je n'oubliai pas les gens de service et leur recommandai de donner toujours le bon exemple aux Indiens et de ne jamais les chagriner sans raison.

Nouveaux travaux.

Nous avons touché du doigt le besoin d'une chapelle fixe et d'une nouvelle maison; aussi j'ai donné les ordres en conséquence, car sans une chapelle capable de contenir au moins une centaine de personnes, c'est-à-dire sans culte extérieur, on ne peut faire pénétrer dans l'âme des sauvages les sentiments religieux. La maison actuelle est aussi trop petite pour les services qu'elle doit rendre et ne garantit pas assez du vent et du froid.

J'espère, pour ce qui est des ressources, me les procurer dans ma tournée à la capitale du Chili et à Valparaiso; en tous cas je sais à qui m'adresser à Turin.

Voilà, bien vénéré Don Rua, le récit de ma visite à la Mission de St.-Raphaël, visite qui finit, comme les autres, par une demande de secours.

Je vous donnerai dans les lettres suivantes des nouvelles de nos autres modestes entreprises.

Recommandez-nous au Seigneur et bénissez-nous spécialement, car nous en avons un grand besoin.

Votre fils très affectionné en Jésus et Marie

Don JOSEPH FAGNANO

Préfet Apostolique.

Grâce de Marie Auxiliatrice.

Une conversion.

X***, avril 1889.

MON TRÈS RÉV. PÈRE,

Dans le courant de l'été dernier, je vous écrivis pour recommander à vos prières et à celles de vos enfants plusieurs intentions chères que j'avais confiées à Marie Auxiliatrice. — La plus pressante de ces grâces

demandées était le retour à Dieu d'un pécheur endurci, que la maladie et l'attente même d'une mort prochaine semblaient rendre insensible aux pensées de la foi. *Un miracle seul pouvait redonner la vie à cette âme morte à la grâce depuis de longues années et que Satan comptait peut-être déjà ravir à jamais au doux Sauveur Jésus.*

Des âmes pures et dévouées priaient avec ferveur auprès du pauvre malade: c'est Marie surtout qu'on invoquait. La confiance ne manquait point, certes, mais vraiment il fallait faire violence au Ciel! C'est alors qu'il me vint à la pensée de recourir à la Très-Sainte Vierge en invoquant son titre béni d'Auxiliatrice, — et je vous écrivis. En réclamant le secours de vos prières, je promettais de faire quelque chose en l'honneur de cette Reine chérie, si la grâce demandée nous était accordée.

Aujourd'hui, mon Père, après une longue attente, il est vrai, mais avec une reconnaissance toujours aussi vive, je viens remplir ma promesse.... *Ce pauvre pécheur*, — que parfois dans sa vie la colère rendait semblable à un lion, — *a édifié*, sur son lit de douleur, par son calme et sa patience, *les religieuses mêmes qui le soignaient*; — *ce blasphémateur d'autrefois* n'a plus ouvert ses lèvres, en ses derniers jours, que pour essayer de répondre aux prières du prêtre qui l'assistait. — Du jour où un apôtre zélé a obtenu de lui qu'il lui passe au cou le scapulaire de Marie, *le changement a été complet*; — *le retour prompt, facile, presque inespéré. Marie a donc fait tout cela par la grâce de Jésus!*

..... L'âme de ce pauvre pécheur dont j'ai parlé, cette âme vouée aux ténèbres depuis près de cinquante ans, — c'est encore Marie qui l'a vaincue et livrée à Jésus. Et quels n'ont pas été les trésors de grâce qu'elle y a versés! *Après une conversion sincère, une agonie douloureuse, supportée avec résignation, une mort paisible!* C'est un samedi, jour consacré à Marie, qu'a agonisé ce cher converti et c'est le dimanche à la première heure qu'il a rendu son âme à Dieu entre les mains de Notre-Dame, dont l'Église ce jour-là célébrait une belle fête. — L'expression sereine que prirent ses traits après la mort, disaient assez qu'il y avait là une œuvre de la Mère de miséricorde.

M. M***

Coopératrice salésienne.

N*** 22 mai 1889.

LES TRAVAUX

DE L'ÉGLISE DE MARIE AUXILIATRICE

Les travaux de restauration et d'embellissement de l'église de N.-D. Auxiliatrice avancent plus rapidement que ne semblait le



La fuite en Egypte.



L'apparition de l'Ange
à S. Joseph.



La précieuse mort
de S. Joseph.

permettre la rigueur de la saison que nous venons de traverser.

Lors de la dernière fête de Noël, nous avons eu la consolation de pouvoir inaugurer la chapelle restaurée de St.-Pierre; d'ici peu nous aurons la même satisfaction pour la chapelle de St.-Joseph.

Nos Coopérateurs connaissent le magnifique tableau: *Saint Joseph distributeur des grâces divines*, dessiné sous l'inspiration de Don Bosco par Lorenzoni. Cette œuvre d'art que l'imagerie a vulgarisée sera encadrée de marbres précieux, et favorisée d'un jet de lumière qui en fera ressortir toutes les beautés.

Nous croyons être agréables à nos lecteurs en donnant dans ce *Bulletin* le dessin, d'après photographie, des vitraux peints qui orneront les deux grandes fenêtres de droite et de gauche et le demi-cintre central (dominant le rétable de l'autel) qui éclairent cette chapelle.

Nous aimons à féliciter publiquement l'artiste à qui nous devons ce beau travail; nous concevons les plus belles espérances pour les verrières de même genre qui restent à exécuter.

Nous le répétons, la décoration du *Sanctuaire de Marie Auxiliatrice* est l'œuvre que notre Vénééré Supérieur et nos zélés Coopérateurs ont choisie pour témoigner à Don Bosco leur reconnaissance et leur vénération.

Louée soit Marie Auxiliatrice!

Coopérer à cette œuvre, c'est s'assurer la protection de Notre-Dame Auxiliatrice et la reconnaissance de Don Bosco.

COOPÉRATEURS DÉFUNTS

Avril-Mai 1891.

France.

†

ANGOULÊME: S. G. M^{sr} Alexandre Léopold Sebaux, Evêque, *Angoulême*.

SAINT-FLOUR: S. G. M^{sr} François-Marie-Benjamin Baduel, Evêque, *Saint-Flour*.

†

ARRAS: M. l'abbé Lucien Pochet, curé, *Hersin-Coupigny*.

BORDEAUX: M. l'abbé Vital Lacoste, *Bordeaux* (100 frs.).

CAMBRAI: M. l'abbé Druésne, curé, *Bertry*.

GRENOBLE: M. l'abbé Louis Merlin, curé de Saint-Laurent, *Grenoble*.

MARSEILLE: M. l'abbé Rebaudi, aumônier, *Marseille*.

LE PUY: M. l'abbé Chaussinand, Supérieur du Grand Séminaire, *Le Puy*.

TROYES: M. l'abbé Paillard, curé de St.-Maclou, *Bar-sur-Aube*.

†

ALBI: La Rév^{de} Mère de Latour, Supérieure du monastère de Notre-Dame, *Albi*.

†

ANGERS: M^{lle} Joséphine Perrault, *St.-Aubin-du-Pavoil*.

ARRAS: M^{me} A. Wissoeq, *Aire-sur-la-Lys*.

AUTUN: M^{me} la M^{iso} de Montmorillon, *St.-Léger-Beaufrey*.

BELLEY: M. Jean-Jacques-Félix Celsis, *Bourg*.

BESANÇON: M^{me} V^{ve} Tavernier, *Vesoul*.

BORDEAUX: M. le C^{to} Pierre-Auguste-Marie-Joseph de Noaillan, *Bordeaux*.

CAMBRAI: M^{lle} Anna Catry, *Bousbecque*.

— M. Auguste-Julien-Joseph Debœuf, *Tourcoing*.

— M^{me} V^{ve} Denis Derrevaux, née Charlotte-Valérie Dewoulf, *Lille*.

— M^{lle} Liege, *Lille*.

— M. Eugène Loncke, *Lille*.

— M^{me} Souquet, *Douai*.

CHAMBÉRY: M^{me} Geneviève Perrot, *Pont-de-Beauvoisin*.

CHARTRES: M^{lle} Maupré, *Chartres*.

CLERMONT-FERRAND: M^{me} Anna Quesne, *Olermont-Ferrand*.

FRÉJUS: M. Auguste Gérin, *Hyères*.

— M^{lle} Fanny Julien, *Cuers*.

— M^{me} Méoul, *Toulon*.

LYON: M^{me} Binachon, *Rive-de-Gier*.

— M^{lle} Marie Passinge, *Tarare*.

MARSEILLE: M^{me} V^{ve} Chabert, *Marseille*.

— M^{me} Laure Morel née Bailey, *Marseille*.

— M. Augusto Paul, *Marseille* (50 frs.).

— M^{me} de Surian, *Marseille*.

NICE: M^{me} Alphonsine Carlvann née Consolat, *Bar-sur-le-Loup*.

— M. Jules Seytre, *Bar-sur-le-Loup*.

PARIS: M^{me} V^{ve} Leroy, *Asnières*.

— M. François Nonnon, *Paris*.

— M^{me} Augustine Sevot, *Paris*.

QUIMPER: M^{lle} Marthe de Kerdrel, *St.-Pol-de-Léon*.

RENNES: M. Chaumet, *La Guerche-de-Bretagne*.

— M^{me} V^{ve} Amélie Coutant, *Vitré*.

ROUEN: M^{me} Alfred Bligny, *Rouen*.

Étranger.

†

ITALIE: S. E. le Cardinal Gaëtan Alimonda, Archevêque, *Turin*.

†

ALSACE: M. Bernhard, *Strasbourg*.

— M^{me} Édouard Gast, *Issenheim*.

BELGIQUE: M. J.-B. Falise, bourgmestre, *Roux*.

— M^{me} Séraphine Hornez, *Menin*.

— M^{me} Key, *Anvers*.

— M^{me} V^{ve} Pelgrims née Constance-Marie-Thérèse de Beukelaer, *Anvers*.

HOLLANDE: M. Timmermans, *Maestricht*.

SUISSE: M^{me} Edwige Rovichon, *Lausanne*.

Pater, Ave, Requiem.

†

Avec perm. de l'Autor. ecclésiast. - Gérant: JOSEPH GAMBINO.
1891 - Imprimerie Salésienne.